

TRAVAIL CONFINEMENT
FRANÇAIS

Chères toutes, chers tous,

J'espère que vous vous portez bien, ainsi que vos proches.

Au vu de la prolongation des mesures de confinement, je crois que vous serez d'accord pour affirmer que nous n'aurons pas le temps, si nous retournons à l'école dans les semaines à venir, de présenter en classe vos comptes rendus oraux d'un chapitre de l'essai *Se changer, changer le monde*. En effet, si les cours reprennent, nous privilégierons la poursuite des apprentissages et essayerons d'envisager un maximum de nouvelle matière !

C'est pourquoi je souhaiterais que vous réalisiez un compte rendu écrit et que vous me l'envoyiez, soit à l'adresse lauren.lekeux@gmail.com, soit via Messenger (Lauren Lkx), avant le 3 mai.

Concrètement, il vous est demandé de respecter les consignes suivantes (le volet « présentation orale » étant dès lors abandonné) :

- Le compte rendu comportera une brève présentation de l'auteur (des auteurs) du chapitre traité et qui se trouve au début dudit chapitre.
- Vous déterminerez le(s) thème(s) du chapitre traité et le(s) définirez de sorte que vos lecteurs.trices voient bien de quoi il est question. Pour ce faire, partez du titre et explicitez-le.
- Vous explicitez la relation qui existe entre ce thème et la possibilité d'améliorer le monde.
- Vous rendrez votre compte rendu plus concret en utilisant l'un ou l'autre exemple (récits, expériences, citations...) mentionné dans le chapitre.
- Vous sélectionnez un des conseils ou une des pistes d'action formulées par les auteurs.
- Vous l'expliciterez à vos condisciples.
- Vous motiverez votre choix.

Je vous encourage vivement à réaliser et à me transmettre ce travail. En effet, si celui-ci ne peut faire l'objet d'une évaluation certificative, il me permettra toutefois de vérifier vos acquis et de vous proposer des pistes de remédiation au besoin.

Je suis également disponible (pour toute question ou même simplement pour garder le contact !) sur les deux canaux susmentionnés.

Je vous demanderai également de finaliser les pages 24 et 25 de la séquence relative à la lecture de *Se changer, changer le monde*, qui clôturent cette matière. N'hésitez pas à m'envoyer ces deux pages afin que je prenne connaissance de votre feedback sur l'essai.

TRAVAIL CONFINEMENT
FRANÇAIS

Par ailleurs, je me permets de vous transmettre cette nouvelle, « Cat person », de Kristen Roupenian et qui a fait grand bruit lors de sa publication dans *The New Yorker* en 2017. L'histoire évoque une rencontre suivie d'une relation sexuelle non consentie (trigger warning¹ : violence physique, violence verbale, agression sexuelle). **N. B. Si la thématique est trop éprouvante pour vous, n'entamez ou ne poursuivez pas votre lecture.**

Si vous la lisez, ça me ferait grandement plaisir que vous me disiez ce que vous en avez pensé, même de manière informelle (un petit mot sur Messenger à ce sujet, par exemple).

Je pense bien fort à vous et reste à votre entière disposition,

L. Lekeux

UN MEC À CHATS
(cat person)

Margot rencontra Robert un mercredi soir, vers la fin du premier semestre. Elle travaillait au stand de confiseries du cinéma d'art et d'essai en centre-ville, quand il s'approcha pour acheter un grand pop-corn et un paquet de réglisses Red Vines à la fraise.

« Alors ça c'est un choix... original, dit-elle. En fait je crois que je n'ai encore jamais vendu un seul paquet de Red Vines. »

Flirter avec ses clients était une habitude qui remontait à l'époque où elle travaillait comme serveuse dans un café, ça aidait pour les pourboires. Elle n'en touchait pas au cinéma, mais ce boulot était assommant, sinon, et elle trouvait vraiment Robert mignon. Pas assez mignon pour, disons, aller l'aborder en soirée, mais assez mignon pour qu'elle puisse fantasmer sur lui, si jamais il s'était retrouvé en face d'elle pendant un cours où elle s'ennuyait – même si elle était à peu près sûre qu'il

¹ Un **avertissement au public** ou **trigger warning** en anglais est un avertissement, généralement écrit, qui prévient qu'une œuvre contient du texte, des images ou des concepts qui pourraient redéclencher un traumatisme psychologique à une personne. Il s'agit souvent d'avertissements relatifs au viol qui permettent à une personne de choisir de poursuivre ou non sa lecture en connaissance de cause.

devait avoir terminé la fac, et avait au moins dans les vingt-cinq ans. Il était grand, ce qui lui plaisait, et elle distinguait un bout de tatouage dépassant d'une des manches retroussées de sa chemise. Mais il était plutôt du genre rondouillard, avait la barbe un peu trop longue, et les épaules légèrement affaissées vers l'avant, comme s'il essayait de protéger quelque chose.

Il ne réagit pas à sa tentative de flirt, ou alors seulement en reculant un peu, comme pour la pousser à faire un pas vers lui, un effort supplémentaire.

« Ah, lâcha-t-il en empochant sa monnaie, OK. »

Mais la semaine suivante, il revint au cinéma et acheta un autre paquet de Red Vines.

« Tu fais de mieux en mieux ton boulot, lui dit-il. T'as réussi à ne pas m'insulter cette fois. »

Elle haussa les épaules. « Je mérite une promotion, alors », répondit-elle.

Après le film, il revint.

« Eh, la vendeuse de bonbons, donne-moi ton numéro de téléphone », et avec une légère surprise, elle s'exécuta.

Au cours des semaines suivantes, ils échafaudèrent à partir de ce simple et bref échange au sujet de Red Vines tout un édifice complexe de blagues à n'en plus finir qu'ils s'envoyaient par textos, des

142

nourriture. Au début, elle esquivait avec une nouvelle blague, parce qu'il fallait vraiment qu'elle révise, mais il relança : *Non mais sérieux, arrête de déconner et viens maintenant*, alors elle passa une veste sur son pyjama et le retrouva à la supérette 7-Eleven.

Il la salua sans plus de cérémonie, comme s'il la voyait tous les jours, et l'invita à entrer pour choisir quelques trucs à grignoter. Le magasin ne vendait pas de Red Vines, alors il lui offrit un granité Slurpee goût Coca-cerise et un paquet de Doritos, et puis un briquet fantaisie en forme de grenouille, avec une cigarette au bec.

« Merci pour les cadeaux », dit-elle quand ils furent de nouveau dehors.

Robert portait une chapka en fourrure de lapin qui lui descendait sur les oreilles, et une grosse doudoune épaisse à l'ancienne. Elle se dit que ça lui allait bien, même si c'était un peu ringard : le couvre-chef accentuait son allure de bûcheron, et l'épais manteau dissimulait sa bedaine, et cette allure voûtée un peu tristounette.

« De rien, vendeuse de bonbons », répondit-il, même si bien sûr il connaissait désormais son prénom.

Elle pensa qu'il allait se lancer dans une tentative de baiser et se prépara à esquiver et lui tendre la joue, mais, au lieu de l'embrasser sur la bouche, il

144

vannes qui jaillissaient et s'enchaînaient si rapidement qu'elle avait parfois du mal à suivre le rythme. Il était très intelligent, et elle découvrit qu'il lui faudrait faire beaucoup d'efforts pour l'impressionner. Bientôt, elle remarqua que lorsqu'elle lui envoyait un texto il répondait la plupart du temps dans la foulée, mais que si elle, de son côté, mettait plus de quelques heures à lui répondre, le message suivant était toujours court et dépourvu de questions, de sorte que c'était à elle de relancer la conversation, ce qu'elle finissait généralement par faire. Il lui arriva quelquefois d'avoir la tête ailleurs pendant un jour ou deux, et elle se demandait alors si la conversation n'allait pas tout simplement s'éteindre d'elle-même, mais ensuite elle pensait à quelque chose de marrant à lui raconter, ou elle voyait une photo sur Internet qui avait un rapport avec leur discussion, et ils recommençaient. Elle ne savait toujours pas grand-chose de lui, parce qu'ils ne parlaient jamais de choses personnelles, mais quand ils réussissaient à enchaîner deux ou trois bonnes vannes d'affilée cela provoquait une sorte d'euphorie, comme s'ils avaient partagé une danse. Et puis, pendant les révisions, alors qu'elle se plaignait que toutes les cafètes étaient fermées et qu'il n'y avait rien à manger dans sa chambre parce que sa coloc avait pillé les provisions envoyées par ses parents, il proposa de lui acheter des Red Vines en guise de

143

la prit par le bras et posa doucement un baiser au sommet de son front, comme si elle était précieuse à ses yeux.

« Travaille bien, ma douce, dit-il, on se voit bientôt. »

En regagnant sa résidence à pied elle se sentit pleine d'une sorte de légèreté pétillante, une sensation dont elle connaissait la signification : elle commençait à craquer pour lui.

Quand elle rentra chez ses parents pour les vacances, ils s'échangèrent des textos pratiquement non-stop, pas seulement des blagues mais aussi des petites nouvelles de tout ce qu'ils faisaient. Ils commencèrent à se dire « bonjour » et « bonne nuit », et quand elle lui posait une question et qu'il ne répondait pas tout de suite, elle était tenaillée par une pointe de manque anxieux. Elle apprit que Robert avait deux chats nommés Mu et Yan, et ils inventèrent ensemble un scénario compliqué dans lequel le chat qu'avait Margot quand elle était petite, Pita, envoyait des messages aguicheurs à Yan dans un langage texto de sale mioche, tout en s'adressant systématiquement à Mu sur un ton froid et distant, parce qu'elle était jalouse de sa relation avec Yan.

« Comment ça se fait que tu n'arrêtes pas d'envoyer des textos ? interrogea le beau-père de Margot au diner. Tu fréquentes quelqu'un ? »

145

— Oui, répondit Margot. Il s'appelle Robert et je l'ai rencontré au cinéma. On est amoureux, et on va sûrement se marier.

— Hmm, fit le beau-père de Margot. Dis-lui qu'on a quelques questions à lui poser. »

Mes parents posent des questions sur toi, envoya Margot, et Robert lui adressa en retour un smiley tout sourire avec des yeux en forme de cœur.

Quand Margot rentra au campus, elle avait hâte de revoir Robert, mais celui-ci se révéla étonnamment peu disponible. *Désolé, grosse semaine au boulot*, lui dit-il. *On se voit bientôt, promis*. Cela déplut à Margot, parce que ça lui donnait le sentiment que la dynamique lui échappait et qu'elle n'avait plus l'avantage, et quand enfin il finit par lui proposer d'aller voir un film, elle accepta tout de suite.

Le film qu'il voulait voir était donné au cinéma où elle travaillait, mais elle suggéra qu'ils aillent plutôt au multiplexe, en banlieue. Les étudiants n'y allaient pas très souvent, parce que pour s'y rendre il fallait une voiture. Robert passa la prendre dans une Honda Civic blanche couverte de boue, dont les porte-gobelets débordaient de papiers de bonbons. En chemin, il se montra plus silencieux qu'elle ne s'y attendait, et il ne la regarda pas tellement. Au bout de cinq minutes à peine, elle se sentait extrêmement mal à l'aise et, alors qu'ils

s'engageaient sur l'autoroute, il lui vint à l'esprit qu'il pourrait l'emmener quelque part, la violer et l'assassiner. Elle ne savait vraiment pas grand-chose de lui, après tout.

Juste au moment où elle se disait ça, il prit la parole : « Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te tuer », et elle se demanda si le malaise qui régnait dans la voiture était de sa faute, parce qu'elle se montrait nerveuse, tendue, le genre de fille persuadée qu'elle va se faire assassiner chaque fois qu'elle sort avec quelqu'un.

« Pas de souci, tu peux me tuer si tu veux », répondit-elle, et il rit et lui donna une tape sur le genou. Mais il conservait un mutisme déconcertant, et restait totalement hermétique à toutes les tentatives enjouées de Margot pour lancer des sujets de conversation. Au cinéma, il fit une blague sur les Red Vines à la caissière du stand de confiserie : la plaisanterie tomba à plat en mettant tout le monde mal à l'aise, surtout Margot.

Pendant le film, il ne lui prit pas la main, ne passa pas son bras autour de ses épaules, ni rien de ce genre et, quand ils furent de retour au parking, elle était à peu près certaine qu'il avait décidé qu'elle ne lui plaisait pas, finalement. Elle portait un legging et un sweatshirt, et c'était peut-être ça le problème. Quand elle était montée dans la voiture, il avait dit : « Ça fait plaisir de voir que tu fais des efforts pour moi », ce qu'elle avait pris pour

une blague, mais peut-être l'avait-elle réellement vexé en ne prenant pas ce rencard assez au sérieux, ou quelque chose de ce genre. Il portait un pantalon clair et une chemise à col boutonné.

« Bon, tu veux aller boire un verre ? » demanda-t-il quand ils regagnèrent la voiture, comme si on lui avait imposé l'obligation de se montrer poli. Margot se dit qu'il s'attendait manifestement à ce qu'elle refuse, et qu'une fois que ce serait fait ils ne se parleraient plus. Cela la rendit triste, pas tant parce qu'elle avait envie de passer davantage de temps avec Robert que parce qu'elle avait placé tellement d'espoir en lui pendant ces vacances. Cela lui semblait injuste que tout se soit cassé la figure aussi rapidement.

« Oui, on peut peut-être boire un verre, non ? dit-elle.

— Si tu veux », répondit-il. C'était tellement désagréable, ce « Si tu veux », qu'elle resta silencieuse dans la voiture jusqu'à ce qu'il lui touche la cuisse du bout du doigt et demande :

« Pourquoi tu fais la tête ? »

— Je fais pas la tête, répondit-elle, je suis juste un peu fatiguée.

— Je peux te ramener.

— Non, j'ai bien besoin d'un verre, après ce film. »

Même s'il passait dans le gros cinéma commercial, le film qu'il avait choisi était un drame

complètement déprimant sur l'Holocauste, tellement mal venu pour un premier rendez-vous que lorsqu'il l'avait suggéré, elle avait répondu : *lol, t'es sérieux*. Il avait plaisanté en s'excusant d'avoir mal préjugé de ses goûts, et proposé de l'emmener voir une comédie romantique à la place. Mais à présent, alors qu'elle faisait ce commentaire au sujet du film, il afficha une légère grimace, et elle entrevit soudain une lecture complètement différente de ce qui s'était passé ce soir. Elle se demanda s'il n'avait pas essayé de l'impressionner, peut-être, en suggérant ce film sur l'Holocauste, parce qu'il ne comprenait pas qu'un film sur l'Holocauste n'était pas le bon choix de film « sérieux » pour impressionner le genre de personne qui travaille dans un cinéma d'art et d'essai, le genre pour qui il la prenait sûrement. Peut-être, se dit-elle, avait-il été blessé qu'elle lui ait répondu par texto *lol, t'es sérieux*, peut-être que ça l'avait intimidé et mis mal à l'aise en sa présence. L'idée de cette vulnérabilité potentielle la toucha, et pour la première fois de la soirée elle ressentit une certaine tendresse à son égard.

Quand il lui demanda où elle voulait aller boire un verre, elle suggéra le bar où elle trainait généralement, mais il fit la grimace et affirma que c'était dans le ghetto des étudiants, et qu'il allait l'emmener dans un endroit mieux que ça. Ils se rendirent à une adresse où elle n'était jamais allée, un

endroit en sous-sol genre bar clandestin, sans aucune enseigne pour signaler sa présence. Il y avait la queue pour entrer et, tandis qu'ils attendaient, elle devint de plus en plus fébrile ; elle essaya en vain de trouver comment formuler ce qu'elle devait dire à Robert et, quand le videur lui demanda sa carte d'identité, elle se contenta donc de la lui tendre. Le videur y jeta à peine un coup d'œil avant de lâcher avec un sourire en coin : « Ouais, mais non. » Il lui fit signe de se pousser sur le côté tout en invitant les suivants à avancer.

Robert l'avait précédée, sans remarquer ce qui se jouait derrière lui. « Robert, appela-t-elle doucement. Robert. » Mais il ne se retourna pas. Finalement, quelqu'un dans la queue qui avait suivi ce qui se passait lui tapa sur l'épaule et la pointa du doigt, échouée sur le trottoir.

Elle resta plantée là, penaude, tandis qu'il revenait à sa hauteur.

« Désolée ! fit-elle. C'est vraiment super embarrassant.

— Quel âge tu as ? demanda-t-il.

— J'ai vingt ans.

— Oh, je croyais que t'avais dit que t'étais plus vieille.

— Je t'ai dit que j'étais en deuxième année ! »
Se retrouver devant le bar, après s'être fait jeter devant tout le monde, était déjà assez humiliant

150

du lampadaire, avec quelques flocons de neige qui tombaient.

C'est alors qu'il l'embrassa, sur la bouche, pour de vrai. Il lui tomba pratiquement dessus, et plongea littéralement sa langue au fond de sa gorge. C'était un baiser horrible, incroyablement maladroit. Margot avait du mal à croire qu'un homme adulte puisse embrasser aussi mal. C'était affreux, et pourtant, allez savoir pourquoi, cela provoqua à nouveau chez elle cet élan de tendresse à son égard, cette impression que même s'il était plus âgé, elle savait quelque chose que lui ignorait. Quand il eut fini de l'embrasser, il lui prit fermement la main et l'emmena dans un autre bar, où il y avait des billards, des flippers et de la sciure par terre. Dans un des box, elle aperçut le doctorant qui assistait son prof d'anglais, quand elle était en première année.

« Je te prends une vodka-soda ? » demanda Robert, et elle se dit que c'était peut-être censé être une blague sur le genre de trucs que boivent les étudiantes, même si elle-même n'avait jamais bu de vodka-soda. En fait, devoir choisir quoi commander la stressait un peu. Dans les bars où elle allait, la carte d'identité n'était demandée qu'au comptoir, donc ceux qui avaient vingt et un ans ou des faux papiers convaincants ramenaient généralement des pichets de bière PBR ou de Bud light à partager avec les autres. Elle n'était pas certaine

152

comme ça, et maintenant Robert la regardait comme si elle avait fait quelque chose de mal.

« Mais t'as fait ce truc, comment on dit déjà, cette année de césure, objecta-t-il, comme si c'était un débat qu'il pouvait gagner.

— Je ne sais pas quoi te dire, lâcha-t-elle avec désespoir. J'ai vingt ans. » Et puis, réaction absurde, elle commença à sentir des larmes lui piquer les yeux, parce que d'une manière ou d'une autre tout était gâché, et qu'elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi les choses étaient si compliquées.

Quand Robert vit son visage se décomposer, une sorte de magie opéra. Son attitude changea d'un coup, toute tension évanouie. Il se redressa et l'enveloppa de ses bras d'ours. « Oh, ma douce. Oh, mon cœur c'est rien, c'est pas grave. Allez, faut pas t'en vouloir », fit-il. Elle se laissa serrer contre lui et fut inondée du même sentiment que devant le 7-Eleven, l'impression d'être une chose délicate et précieuse qu'il avait peur d'abîmer. Il l'embrassa sur le sommet du crâne ; elle rit et essuya ses larmes.

« J'arrive pas à croire que je me suis mise à pleurer parce que j'ai pas pu rentrer dans un bar, fit-elle. Tu dois vraiment me prendre pour une idiote. » Mais elle savait que ce n'était pas ce qu'il pensait, à la manière dont il la regardait. Dans ses yeux, elle pouvait voir à quel point elle était jolie, souriant entre ses larmes dans la lumière blafarde

151

de savoir si ces deux marques étaient le genre dont Robert pourrait se moquer, donc au lieu de préciser, elle dit : « Je prendrai juste une bière. »

Avec les verres devant lui et le baiser derrière, et aussi peut-être parce qu'elle avait pleuré, Robert se détendit considérablement et ressemblait davantage à la personne amusante qu'elle connaissait par ses textos. Au fil de la conversation, elle se persuada petit à petit que ce qu'elle avait interprété de prime abord comme de la colère ou de l'insatisfaction était en fait de la nervosité, la crainte qu'elle ne passe pas un bon moment. Il n'arrêtait pas de revenir sur la façon dont elle avait dédaigné le film au départ, lançant des vannes pleines d'allusions et l'observant attentivement pour voir comme elle réagissait. Il la taquina sur ses goûts d'intello, et lui dit que c'était très dur de l'impressionner à cause de tous les cours de cinéma qu'elle avait suivis, même si en fait elle n'avait suivi qu'un cours d'été dans cette matière. Il ironisa sur la façon dont elle et les autres employés du cinéma d'art et d'essai devaient sûrement passer leur temps à se ficher des gens qui vont au multiplexe, où on ne sert même pas de vin et où certains films sont en IMAX 3D. Margot rit des vannes qu'il lançait au détriment de cette version imaginaire d'elle-même en cinéophile prétentieuse, même si rien de tout ce qu'il disait ne semblait tout à fait juste, puisqu'en fait c'était elle qui avait suggéré qu'ils aillent au multiplexe. Même

153

si, à présent, elle se rendait compte que cela aussi avait pu blesser Robert. Elle pensait qu'il était évident qu'elle n'avait simplement pas envie d'un rencard sur son lieu de travail, mais il l'avait peut-être pris de façon plus personnelle : il avait peut-être cru qu'elle ne voulait pas être vue avec lui. Elle commençait à avoir l'impression de le comprendre – à quel point il était sensible, comme il était facile de le blesser – et cela le lui rendait plus proche et lui donnait du pouvoir aussi, parce que, maintenant qu'elle savait comment le blesser, elle savait aussi comment l'apaiser. Elle lui posa des tas de questions sur les films qu'il aimait, et se tourna elle-même en dérision en évoquant toutes ces fois au cinéma d'art et d'essai où elle était tombée d'ennui ou s'était sentie complètement larguée. Elle lui raconta que ses collègues plus âgés l'intimidaient énormément, et qu'elle avait parfois peur de ne pas être assez intelligente pour être capable de se forger sa propre opinion sur n'importe quel sujet, qu'elle ne faisait jamais que suivre le mouvement, en réalité. Cela produisit sur lui un effet palpable, immédiat, et elle eut l'impression d'être en train de caresser une grosse bête nerveuse, comme un cheval ou un ours : elle l'apaisait, l'amadouait habilement pour qu'il lui mange dans la main.

En arrivant à sa troisième bière, elle se demandait comment ce serait de coucher avec Robert. Sûrement comme ce baiser raté, maladroit et excessif,

mais en s'imaginant à quel point il serait excité, empressé et avide de l'impressionner, elle sentit un élan de désir lui pincer le ventre, une sensation aussi nette et cuisante qu'un élastique claquant contre sa peau.

Quand les verres qu'ils avaient devant eux furent vides, elle lança hardiment : « Bon, on y va alors ? » et pendant un court instant il eut l'air blessé, comme s'il croyait qu'elle était en train de couper court à leur rencard, mais elle lui prit la main et le fit lever. L'expression sur son visage, quand il réalisa ce qu'elle voulait dire, et l'obéissance avec laquelle il la suivit hors du bar provoquèrent à nouveau ce claquement d'élastique, de même que, bizarrement, sa paume humide et moite dans la sienne.

Dehors, elle se présenta de nouveau à lui pour qu'il l'embrasse, mais à sa surprise il se contenta de lui faire un petit bisou sur les lèvres.

« T'es bourrée, dit-il d'un ton accusateur.

— Non, c'est pas vrai », répondit-elle, même si elle l'était. Elle se serra contre lui et se sentit toute petite, et il laissa échapper un grand soupir frissonnant, comme si elle était trop lumineuse, que c'était trop douloureux de la regarder, et ça aussi c'était sexy, d'avoir ainsi l'impression d'incarner une sorte de tentation irrésistible.

« Je te ramène à la maison, espèce de petite joueuse », dit-il en l'escortant jusqu'à sa voiture.

Mais une fois dedans elle lui sauta à nouveau dessus, et au bout d'un petit moment, en se reculant légèrement quand il poussait sa langue trop loin au fond de sa gorge, elle réussit à l'amener à l'embrasser plus doucement, comme elle aimait, et peu après elle se retrouva à califourchon sur lui, et sentit la petite barre de son érection qui poussait contre la toile de son pantalon. À chaque fois que Margot la faisait rouler sous son poids, Robert laissait échapper des gémissements frémissants et haut perchés qu'elle ne pouvait s'empêcher de trouver un peu mélodramatiques. Puis soudain il la repoussa et tourna la clé de contact.

« Rouler des pelles dans une bagnole comme un ado, lâcha-t-il, sur un ton faussement dégoûté, avant d'ajouter : J'aurais cru que t'étais trop vicille pour ça, maintenant que t'as vingt ans. »

Elle lui tira la langue.

« Bon, tu veux qu'on aille où ?

— Chez toi ?

— Euh, ça va pas vraiment le faire. Ma coloc, tu sais ?

— Ah oui, c'est vrai. T'habites à la cité U, répondit-il, comme si elle était censée s'excuser.

— T'habites où ? demanda-t-elle.

— Je vis dans une maison.

— Est-ce que... je peux venir ?

— Tu peux. »

La maison se trouvait dans un joli quartier boisé non loin du campus, et il y avait une guirlande lumineuse blanche toute pimpante accrochée au-dessus de la porte d'entrée. Avant de sortir de la voiture, il lui dit d'un air sombre, comme un avertissement :

« Je te préviens, j'ai des chats.

— Je sais, répondit-elle. On s'est échangé des textos à propos d'eux, tu te rappelles ? »

À la porte, il se bagarra avec ses clés pendant un moment qui sembla ridiculement long, tout en pestant à voix basse. Elle lui frotta le dos pour essayer de rester dans l'ambiance, mais cela semblait lui faire encore plus perdre ses moyens, alors elle arrêta.

« Voilà. C'est chez moi », dit-il d'un ton morne en ouvrant la porte.

La pièce dans laquelle ils se trouvaient était à peine éclairée et encombrée d'objets qui retrouvèrent peu à peu des contours familiers à mesure que ses yeux s'accoutumaient. Il possédait deux grandes bibliothèques pleines, une étagère de vinyles, une collection de jeux de société, et beaucoup de tableaux – ou tout au moins, des posters encadrés, au lieu d'être punaisés ou scotchés au mur.

« J'aime bien », dit-elle, sincère, et en prononçant ses mots elle identifia le sentiment qu'elle ressentait : du soulagement. Elle réalisa qu'avant ce

jour, elle n'était jamais allée chez quelqu'un pour coucher avec. Parce qu'elle n'était sortie qu'avec des mecs de son âge, il fallait toujours faire ça plus ou moins en douce, pour esquiver les colocs. Il y avait quelque chose de nouveau, et d'un peu effrayant, à se retrouver si pleinement sur le territoire de quelqu'un d'autre, et le fait que la maison de Robert révèle des centres d'intérêt similaires aux siens, même au sens le plus général du terme – l'art, les jeux, les livres, la musique – lui sembla une sorte de validation rassurante de son choix.

Tandis qu'elle se disait ça, elle constata que Robert l'observait attentivement, étudiant l'impression produite par la pièce. Et, comme si la peur n'était pas encore tout à fait prête à relâcher son emprise, une idée folle la traversa un bref instant : peut-être que ce n'était pas une vraie pièce mais un piège destiné à la leurrer en lui faisant croire à tort que Robert était quelqu'un de normal, quelqu'un comme elle, alors qu'en fait toutes les autres pièces de la maison étaient vides, ou pleines de choses horribles : des cadavres, des victimes de kidnapping ou des chaînes. C'est alors qu'il l'embrassa, expédia le sac de Margot et leurs manteaux sur le canapé et la poussa vers la chambre en lui pelotant les fesses et en lui tripotant la poitrine, avec le même empressement maladroit que lors de ce premier baiser.

158

Elle essaya de s'abrutir et de transformer sa résistance en soumission en buvant un peu de whisky, mais quand il lui tomba dessus avec ces énormes baisers maladroits, promenant sa main sur ses deux seins avant de descendre vers son entre-jambe avec des gestes mécaniques, comme s'il faisait une sorte de signe de croix pervers, elle commença à avoir du mal à respirer et à se dire qu'elle n'allait peut-être pas y arriver, finalement.

Elle se tortilla pour se libérer du poids du corps de Robert et se mit à califourchon sur lui, ce qui l'aida un peu, tout comme de fermer les yeux et de se remémorer le moment où il l'avait embrassée sur le front au 7-Eleven. Encouragée par ses progrès, elle fit passer son tee-shirt par-dessus sa tête. Robert tendit les mains et attrapa un de ses seins dans son soutien-gorge, de sorte qu'il se retrouva à moitié sorti du bonnet, et il fit rouler son téton entre le pouce et l'index. C'était désagréable, alors elle se pencha vers lui en se pressant contre sa main. Il comprit le message et essaya de dégrafer son soutien-gorge, mais il ne parvenait pas à ouvrir le fermoir, manifestement frustré de la même façon que lorsqu'il s'était débattu avec ses clés un peu plus tôt. Il finit par lâcher sur un ton autoritaire : « Enlève ce truc », et elle s'exécuta.

La manière dont il la regarda à ce moment-là était comme une version exagérée de l'expression qu'elle avait observée sur le visage de tous les

160

La chambre n'était pas vide, mais elle l'était davantage que le salon : Robert n'avait pas de cadre de lit, juste un sommier à ressorts et un matelas posés par terre. Il y avait une bouteille de whisky sur sa commode, et il en prit une lampée avant de la lui tendre et de s'accroupir pour ouvrir son ordinateur, geste qui la laissa perplexe jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il était en train de mettre de la musique.

Margot s'assit sur le lit tandis que Robert débou-tonnait son pantalon et le baissait sur ses chevilles avant de réaliser qu'il avait encore ses chaussures aux pieds, et de se pencher pour défaire ses lacets. En le regardant dans cette position, si maladroitement plié en deux avec son gros ventre mou couvert de poils, Margot pensa : Oh, non. Mais rien que l'idée des efforts qu'il aurait fallu faire pour interrompre ce qu'elle avait elle-même mis en mouvement lui sembla insurmontable. Cela nécessiterait un degré de tact et de délicatesse dont elle ne se sentait pas du tout capable. Le problème, ce n'était pas qu'elle avait peur qu'il tente de la forcer à faire quelque chose contre son gré. C'était plutôt qu'insister pour qu'ils s'arrêtent maintenant, après tout ce qu'elle avait fait pour qu'ils aillent plus loin, lui aurait donné l'air d'être une gamine gâtée, impulsive, comme si elle avait commandé quelque chose au restaurant pour finalement changer d'avis une fois le plat servi.

159

mecs qui l'avaient déjà vue nue – il n'y en avait pas tant que ça d'ailleurs : six en tout, avec Robert ça faisait sept. Il avait l'air ébahi, abruti de plaisir, comme un bébé ivre de lait, et elle se dit que c'était peut-être ce qu'elle préférait dans le sexe, voir un mec se révéler ainsi. Robert lui montra son désir plus ouvertement encore que tous les autres, alors même qu'il était plus âgé, et qu'il avait dû voir plus de seins, plus de corps qu'eux – mais peut-être que ça faisait partie du truc, pour lui, le fait d'être plus âgé et qu'elle soit jeune.

Tandis qu'ils s'embrassaient, elle se laissa entraîner dans un fantasme à ce point narcissique qu'elle eut carrément du mal à se l'avouer à elle-même. Elle imagina ce qu'il devait penser en la regardant : regarde cette fille magnifique ; elle est tellement parfaite, son corps est parfait, tout en elle est parfait, elle a à peine vingt ans, sa peau est si lisse, j'ai tellement envie d'elle, je n'ai jamais eu autant envie de quelqu'un, j'ai tellement envie d'elle que je pourrais en crever.

Plus elle imaginait son désir à lui, plus elle s'excitait elle-même, et bientôt ils se frottaient violemment l'un contre l'autre, trouvaient leur rythme, et elle tendit la main pour saisir son pénis, et sentit la petite goutte humide qui perlait au bout. Il laissa à nouveau échapper cette espèce de râle, ce gémissement haut perché, féminin, et elle aurait aimé trouver le moyen de lui dire de ne pas faire ça, mais

161

elle ne voyait pas comment. Puis la main de Robert se retrouva dans sa culotte et quand il sentit qu'elle était mouillée il se détendit visiblement. Il mit un doigt en elle, très doucement, et elle se mordit la lèvre et fit un peu de cinéma pour lui, mais alors il enfonça son doigt trop brutalement et elle tressaillit, et il retira sa main d'un coup. « Désolé ! »

Il demanda alors, d'un ton pressant : « Attends. T'as déjà fait ça ? »

Cette soirée semblait en effet si bizarre et inédite que sa première impulsion fut de répondre non, mais ensuite elle réalisa ce qu'il voulait dire, et éclata de rire.

Elle n'avait pas eu l'intention de rigoler. Elle avait déjà bien compris que si Robert pouvait se laisser taquiner en douceur dans un contexte de flirt, ce n'était pas le genre à apprécier qu'on lui rie au nez, mais alors pas du tout. Pourtant elle fut incapable de s'en empêcher. La perte de sa virginité avait été une affaire interminable, précédée par des mois de discussions intenses avec celui qui était son petit ami depuis deux ans, plus une visite chez le gynéco et une conversation horriblement embarrassante mais qui se révélerait extrêmement constructive avec sa mère, laquelle au final lui avait non seulement réservé une chambre dans un bed and breakfast, mais lui avait envoyé une carte après l'événement. L'idée qu'au lieu de tout ce processus chargé de sens et d'émotion, elle ait pu aller voir

162

dérouler un préservatif sur une bite qui n'était qu'à demi visible sous la saillie grasse et poilue que formait son ventre, elle crut que la vague de dégoût qui l'envahissait serait peut-être capable de la sortir de son inertie, de ce sentiment d'être coincée. Mais alors il enfonça de nouveau son doigt en elle, sans la moindre douceur cette fois, et elle s'imagina comme si elle se voyait du dessus, nue, bras et jambes en croix avec le doigt de cet homme vieux et gros dans son corps, et sa répulsion vira au dégoût d'elle-même puis à une forme d'humiliation, une sorte de cousine perverse de l'excitation.

Pendant le sexe, il la manœuvra pour enchaîner les positions avec une efficacité brutale, la retournant, la poussant dans tous les sens, et elle eut de nouveau l'impression d'être une poupée, comme devant le 7-Eleven. Mais pas une poupée précieuse, cette fois : un mannequin de caoutchouc, flexible et élastique, un accessoire du film que Robert se faisait dans sa tête. Quand elle se retrouva sur lui, il lui donna une claque sur la cuisse en disant : « Ouais, ouais, t'aimes ça », avec une intonation qui ne permettait pas de savoir si c'était censé être une question, un commentaire ou un ordre, et, quand il la retourna, il grogna dans son oreille : « J'ai toujours voulu baiser une fille avec de beaux nichons », et elle dut enfoncer son visage dans l'oreiller pour s'empêcher d'éclater à nouveau

164

un film prétentieux sur l'Holocauste, boire trois bières et ensuite par se rendre dans une maison inconnue pour perdre sa virginité avec quelqu'un qu'elle avait rencontré au cinéma était si drôle, que soudain elle ne pouvait plus s'arrêter de s'esclaffer, même si son rire avait des accents un peu hystériques.

« Désolé, dit froidement Robert. Je n'étais pas sûr. »

Elle s'arrêta de glousser d'un coup.

« Non, c'était... gentil de ta part de poser la question, dit-elle. Mais oui, j'ai déjà fait l'amour. Désolée d'avoir rigolé. »

— Tu n'as pas à t'excuser, répondit-il, mais elle voyait bien que si, à sa tête et parce qu'elle le sentait ramollir sous son corps.

— Je suis désolée, répéta-t-elle, par automatisme, puis dans un élan d'inspiration elle ajouta : En fait je crois que je suis juste un peu nerveuse, tu vois. » Il la fixa en plissant les yeux comme s'il se méfiait, mais cet argument sembla l'apaiser.

« Faut pas être nerveuse, dit-il. On va y aller doucement. »

Tu parles, ouais, pensa-t-elle, et voilà qu'il était déjà remonté sur elle, à l'embrasser et à peser sur elle de tout son poids, et elle sut que sa dernière chance de tirer du plaisir de ce moment s'était envolée, mais qu'elle allait continuer et aller jusqu'au bout. Quand Robert fut nu, en train de

163

de rire. À la fin, alors qu'il était sur elle en missionnaire, il n'arrêtait pas de perdre son érection, et chaque fois il disait d'un ton agressif : « Tu me fais bander tellement fort », comme s'il suffisait de mentir pour que ça devienne vrai. Enfin, après un dernier assaut frénétique digne d'un lapin, il frémit, jouit, et s'effondra sur elle comme un arbre s'abat. Tandis qu'elle gisait écrasée sous son corps, elle se dit gaiement : C'est la pire décision que j'ai jamais prise de ma vie ! Et elle s'ébahit d'elle-même un petit moment, du mystère incarné par cette personne qui venait juste de faire ce truc bizarre et inexplicable.

Après un court moment, Robert se leva et se précipita aux toilettes en marchant en canard, agrippé au préservatif pour l'empêcher de tomber. Margot resta étendue sur le lit à fixer le plafond, et remarqua pour la première fois qu'il y avait des autocollants dessus, ces petites étoiles et lunes censées briller dans le noir. Robert revint des toilettes et demeura debout, sa silhouette se découpant dans l'encadrement de la porte.

« Et maintenant t'as envie de faire quoi ? » lui demanda-t-il.

« On ferait sûrement mieux de se suicider », s'imagina-t-elle répondre, et elle rêva que quelque part, dans ce vaste univers, il y avait un garçon qui trouverait cet instant aussi atroce mais néanmoins hilarant qu'elle, et qu'un jour, dans un avenir

165

lointain, elle lui raconterait cette histoire. « Et là il a dit : « Tu me fais bander tellement fort » raconterait-elle, et le garçon se tordrait de rire et lui attraperait la jambe en disant : « Oh, mon Dieu, arrête, s'il te plaît, non, j'en peux plus », et tous les deux tomberaient dans les bras l'un de l'autre et ils riraient, et riraient, et riraient encore – mais bien sûr, un tel avenir n'existait pas, parce qu'il n'y avait pas de garçon comme ça, et qu'il n'y en aurait jamais.

Elle se contenta donc de hausser les épaules, et Robert dit : « On n'a qu'à regarder un film. » Il se dirigea vers son ordinateur et téléchargea un truc – elle ne fit pas attention à ce que c'était. Pour une raison obscure il avait choisi un film sous-titré ; elle n'arrêtait pas de fermer les yeux, si bien qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait. Pendant tout le film, il ne cessa de lui caresser les cheveux et de déposer des petits baisers le long de son épaule, comme s'il avait oublié que, dix minutes auparavant, il l'avait secouée dans tous les sens comme s'ils étaient dans un film porno en lui grognant à l'oreille : « J'ai toujours voulu baiser une fille avec de beaux nichons. »

Puis sans crier gare, il se mit à parler de ses sentiments pour elle. Il lui raconta à quel point ça avait été dur pour lui quand elle était partie pour les vacances, sans qu'il sache si ne l'attendait pas chez elle un ex-petit copain du lycée, avec qui elle

pourrait renouer. Pendant ces deux semaines, tout un drame secret s'était joué dans sa tête : en quittant le campus elle était avec lui, Robert, mais de retour à la maison elle avait succombé aux charmes de ce type du lycée. Dans la tête de Robert, celui-ci était du genre sportif beau gosse et un peu bourrin. Il n'était pas digne d'elle mais conservait néanmoins un certain attrait de par sa position au sommet de la hiérarchie, là-bas à Saline. « J'avais tellement peur que tu puisses, genre, prendre une mauvaise décision et que les choses ne soient plus pareilles entre nous quand tu rentrerais, dit-il. Mais j'aurais dû avoir confiance en toi. » « Mon petit ami du lycée est gay, s'imagina lui raconter Margot. On s'en doutait déjà plus ou moins au lycée, mais après avoir passé une année de fac à se taper plein de gens, il a définitivement compris. En fait, il n'est même plus sûr à cent pour cent de se considérer encore comme un homme. On a passé beaucoup de temps pendant les vacances à parler de ce que ça impliquerait pour lui de s'assumer en tant que personne non binaire, donc on n'était vraiment pas partis pour coucher ensemble. Et tu aurais pu me poser la question si ça t'inquiétait. Il y a des tas de choses que tu aurais pu me demander. »

Mais elle ne dit rien de tout ça. Elle resta simplement étendue, silencieuse, nimbée d'une aura de

166

haine sombre, jusqu'à ce que Robert finisse par retomber dans le silence.

« T'es encore réveillée ? » demanda-t-il. Elle répondit oui. Et il ajouta : « Est-ce que tout va bien ?

— T'as quel âge, exactement ? interrogea-t-elle.

— J'ai trente-quatre ans, répondit-il. Ça pose problème ? »

Elle le sentait à côté d'elle, dans le noir, qui vibrait de peur.

« Non, répondit-elle. Ça va.

— Bien. C'était un truc que je voulais aborder avec toi, mais j'avais peur de la façon dont t'allais le prendre. Je suis tellement content que tu comprennes. » Il roula vers elle, l'embrassa sur le front, et elle eut l'impression d'être une limace sur laquelle il avait versé du sel, et de se désintégrer sous ce baiser.

Elle regarda l'heure : il était presque trois heures du matin.

« Je crois que je devrais rentrer, reprit-elle.

— Vraiment ? Mais je pensais que tu resterais pour la nuit. Je fais des super œufs brouillés !

— Merci, répondit-elle en enfilant son legging. Mais je ne peux pas. Ma coloc s'inquiéterait. Donc voilà.

— Hop hop, faut rentrer à la résidence, fit-il, sur un ton dégoulinant de sarcasme.

— Eh ouais, fit-elle. Vu que c'est là que j'habite. »

168

167

Le trajet fut interminable. La neige s'était changée en pluie. Ils ne parlèrent pas. Finalement, Robert alluma la radio et mit une émission de nuit de la chaîne publique. Margot se rappela comment, quand ils avaient pris l'autoroute la première fois pour aller au cinéma, elle s'était imaginé que Robert pourrait l'assassiner, et elle se dit : Peut-être qu'il va me tuer maintenant.

Il ne la tua pas. Il la reconduisit à sa résidence.

« J'ai passé une super soirée, dit-il, en détachant sa ceinture.

— Merci, répondit-elle en serrant son sac dans ses mains. Moi aussi.

— Je suis tellement content qu'on ait enfin réussi à s'organiser un rendez-vous », ajouta-t-il.

« Un rendez-vous, dit-elle à son petit copain imaginaire. Il appelle ça un rendez-vous. » Et tous les deux rirent encore et encore.

« De rien, répondit-elle en tendant la main vers la poignée de la porte. Merci pour le film et tout.

— Attends, fit-il en l'attrapant par le bras. Viens là. » Et il l'attira de nouveau à l'intérieur, l'enveloppa dans ses bras et enfonça sa langue dans sa gorge une dernière fois. « Oh, putain, mais quand est-ce que ça va finir ? » demanda-t-elle à son petit copain imaginaire, mais celui-ci ne répondit pas.

« Bonne nuit », dit-elle, avant de se jeter sur la porte et de s'échapper. Quand elle arriva dans sa

169

chambre, il lui avait déjà envoyé un texto : pas de mots, juste des cœurs et des visages avec des yeux en forme de cœur et, allez savoir pourquoi, un dauphin.

Elle dormit pendant douze heures ; à son réveil elle alla manger des gaufres à la cafète et regarda des séries policières à la chaîne sur Netflix. Elle essaya d'envisager l'heureuse éventualité qu'il disparaisse sans qu'elle ait besoin de faire quoi que ce soit, que la seule force de sa pensée suffise à le faire partir comme par magie. Quand son message suivant arriva pourtant, juste après le dîner, c'était une blague inoffensive sur les Red Vines, mais elle l'effaça immédiatement, submergée par un sentiment de dégoût qui lui donnait la chair de poule et semblait totalement disproportionné par rapport à tout ce qu'il avait pu faire en réalité. Elle se dit qu'elle lui devait au moins une forme de message de rupture. Que faire la morte avec lui serait déplacé, puéril et cruel. Et que si elle essayait de faire la morte, qui sait combien de temps il lui faudrait pour comprendre le message ; peut-être que les textos continueraient à arriver encore et encore, peut-être que ça ne s'arrêterait jamais.

Elle commença à rédiger le message : *Merci pour ces moments sympas mais je ne cherche pas de relation dans l'immédiat*. Mais elle n'arrêtait pas de tergiverser et de s'excuser, essayant de parer à toutes les

faillies dans lesquelles elle imaginait qu'il pourrait tenter de s'engouffrer (« Pas de souci, je ne cherche pas de relation non plus, un truc sans prise de tête ça me va ! ») et le message devint donc de plus en plus long, et de plus en plus impossible à envoyer. Pendant ce temps-là, les textos de Robert continuaient à affluer : tous parfaitement insignifiants, et chacun plus chargé d'un espoir sincère que le précédent. Elle l'imaginait allongé sur le matelas qui lui servait de lit, à composer chaque message avec soin. Elle se souvint qu'il avait beaucoup parlé de ses chats et qu'elle n'en avait vu aucun dans la maison, et elle finit par se demander s'il ne les avait pas inventés.

De temps à autre, pendant les jours qui suivirent, elle se retrouvait d'une humeur morose, perdue dans ses pensées, et elle sentait que quelque chose lui manquait. Alors elle réalisait que c'était Robert qui lui manquait, pas le vrai Robert, mais le Robert qu'elle avait imaginé dans ses premiers textos, pendant les vacances.

Salut, on dirait que t'es vraiment très occupée, hein ? finit par lui écrire Robert, trois jours après qu'ils avaient couché ensemble, et elle savait que c'était l'occasion rêvée pour envoyer son texto de rupture à moitié rédigé, mais au lieu de ça elle répondit *Haha, ouais désolée* et puis *Je te texte bientôt*, et ensuite elle se dit : Mais pourquoi j'ai fait ça ? et elle n'en avait vraiment aucune idée.

170

« Dis-lui simplement que t'es pas intéressée ! » s'écria exaspérée Tamara, la coloc de Margot, après que celle-ci eut passé une heure sur son lit, à hésiter sur ce qu'il fallait dire.

— Faut que je lui dise un peu plus que ça, on a couché ensemble, répondit Margot.

— Ah bon, il faut ? fit Tamara. Non mais, vraiment ?

— C'est un type bien, enfin plus ou moins », répondit Margot, et elle se demanda à quel point c'était vrai. Soudain, Tamara lui bondit dessus sans prévenir et lui arracha des mains l'appareil, qu'elle brandit hors de portée de Margot tandis que ses doigts virevoltaient sur l'écran. Tamara balança le téléphone sur le lit et Margot se précipita pour l'attraper, et il était là, le message écrit par Tamara : *Salut tu m'intéresses pas arrête de m'envoyer des sms*.

« Oh, putain, fit Margot, qui avait soudain du mal à respirer.

— Quoi ? demanda crânement Tamara. C'est quoi le problème ? C'est la vérité. »

Mais elles savaient toutes les deux que si, c'était un problème, et Margot avait une boule d'angoisse dans le ventre, tellement grosse qu'elle avait l'impression qu'elle allait vomir. Elle imagina Robert prendre son téléphone, lire ce message, se changer en verre et s'effondrer en mille morceaux.

« Calme-toi. Allons boire un coup », dit Tamara. Elles se rendirent à leur bar et partagèrent un

172

171

pichet. Pendant tout le temps, le téléphone de Margot resta posé entre elles deux sur la table, et bien qu'elles s'efforcent de l'ignorer, quand il sonna pour annoncer un nouveau message, elles hurlèrent et s'agrippèrent au bras l'une de l'autre.

« Je peux pas, lis-le, toi », dit Margot. Elle poussa le téléphone en direction de Tamara. « C'est toi qui as fait ça. C'est ta faute. » Mais tout ce que le message disait, c'était : *OK. Margot, je suis désolé d'apprendre ça. J'espère que j'ai pas fait un truc qui t'a contrariée. T'es une fille adorable et j'ai vraiment apprécié les moments qu'on a passés ensemble. Fais-moi signe si tu changes d'avis*.

Margot s'effondra sur la table, la tête entre ses mains. Elle eut le sentiment qu'une sangsue toute gonflée et alourdie de son propre sang venait enfin de se détacher, laissant sur sa peau une meurtrissure douloureuse. Mais pourquoi faudrait-il qu'elle ressente une chose pareille ? Peut-être se montrait-elle injuste avec Robert, qui n'avait rien fait de mal, en réalité, à part la trouver à son goût, être nul au lit et peut-être avoir menti en prétendant avoir des chats, même s'ils étaient probablement tout simplement dans une autre pièce. Un mois plus tard, elle le vit dans un bar : son bar à elle, celui qui était dans le ghetto des étudiants, celui où elle avait suggéré d'aller lors de leur rencard. Il était seul à une table dans le fond, et il

173